

## La situation du gallo

Interview de Francis Manzano réalisée par le magazine Le Liaun (2004)

*Le Liaun : Pourquoi parlez-vous du maintien de la langue gallèse dans le monde rural ?*

Francis Manzano : Quelques rappels sont nécessaires. Le français moderne est une langue obtenue par centralisation autour d'une norme haute produite par une élite pour une élite, notamment au 17<sup>ème</sup> siècle. Tout en s'opposant politiquement à l'Ancien Régime, la République a repris un schéma analogue de diffusion de cette langue haute et l'a même amplifié. L'idée était de parvenir à une langue unique pour l'Etat et de souder la nation sur cette base. Seul le français normé issu de l'Ancien Régime présentait suffisamment de corpus grammaticaux, de données, de littérature. Il a servi de base à la scolarisation obligatoire depuis la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. Le français est donc arrivé dans les campagnes comme une langue de culture, d'Etat et de pouvoir. A mesure qu'il se diffusait, les ruraux ont conservé pendant deux ou trois siècles leurs langues locales dans leurs activités ordinaires. C'est à eux en somme qu'est due la survie des langues régionales en même temps que leur spécialisation rurale. Le problème actuel principal des militants est de faire sortir la langue de ce terreau rural, de la faire venir vers un statut sociolinguistique qui serait comparable à celui du français. C'est l'histoire de la langue française qui crée cette polarisation. Elle n'est pas propre au gallo et à la Haute Bretagne car on la retrouve aussi pour le picard, l'occitan, le catalan etc. Le système sociolinguistique a enfermé les ruraux dans leurs patois c'est-à-dire dans leur saleté, dans leur crasse. "Nous, nous sommes l'élite, nous avons le français, la propreté, le bon goût, les bonnes mœurs, vous, vous êtes les ruraux, contentez-vous de travailler vos champs avec votre gallo, avec vos vaches... ou avec votre occitan, votre basque..."

*L.L. : Ce schéma se maintient-il aujourd'hui face à la francisation des campagnes au cours du 20<sup>ème</sup> siècle ?*

F.M. : C'est une francisation des campagnes par le haut. Le français arrive aux populations rurales soit par l'école selon le degré de scolarisation, soit par les rouages du pouvoir – l'Etat. C'est une langue associée à ces exercices-là. On crée une diglossie chez les ruraux, c'est-à-dire que lorsqu'ils parlent de sujets relativement élevés par rapport aux objectifs de pouvoir, de reconnaissance sociale, ils s'expriment forcément en français. Ils ne conçoivent alors que cette expression comme possible parce que c'est cette langue qui dispose d'une norme, d'une grammaire explicite et d'un écrit. En revanche le gallo, c'est la langue des activités ordinaires, donc essentiellement rurales.

*L.L. : Y a-t-il eu une évolution de ce schéma ?*

F.M. : D'après les dernières enquêtes, on constate que ce système dichotomique est toujours en place. C'est là d'ailleurs que les militants du gallo peuvent jouer un rôle car les militants ont toujours eu un rôle important sinon décisif. Du Bellay et Ronsard, à leur manière, étaient des militants comme ceux du gallo d'aujourd'hui. Seulement eux, ils raisonnaient par rapport au français et au latin. A l'époque à peu près tout ce qui était pouvoir et culture était véhiculé par le latin. Leur idée est à ce moment que l'on peut bâtir une littérature en français. Et si l'on peut bâtir une littérature en français, cela veut dire que ce n'est plus une langue vulgaire, c'est une langue qui se hausse au niveau du latin. Par conséquent toutes les zones habituellement dévolues au latin peuvent être dévolues au français. C'est l'essentiel de l'idéologie de la Renaissance. Actuellement les choses changent peut-être un peu pour ce qui concerne le gallo. Il faut comprendre pourtant que les quelques années de militantisme récentes ne sont pas encore grand chose à l'échelle de la vie des langues. Par exemple en voyant le Liaun (ou d'autres documents) où on écrit le gallo

et où l'on essaye de traiter tous les sujets en gallo, les locuteurs auront en gros deux optiques. Les uns diront que le gallo n'est pas fait pour ça et se replaceront eux-mêmes dans la dichotomie dont nous parlions (français vs. gallo). Les autres se diront qu'après tout, si on peut l'écrire, ce n'est pas une sous-langue par rapport au français. Voyez le lien avec la Renaissance française.

*L.L. : Ces réactions ont-elles lieu quelles que soient les générations ?*

F.M. : Dans ma propre commune du pays de Fougères, je connais de vieilles personnes qui sont très militantes du gallo. Les générations intermédiaires utilisent des structures gallèses à différents moments mais paraissent en même temps généralement hostiles au fait que le gallo devienne une langue d'étude ou véhiculaire. Mais la tendance paraît changer un peu chez les plus jeunes. Car depuis à peu près 15 ans il y a eu certaines entrées du gallo à l'école. Dans le pays de Fougères notamment, certains enseignants s'en servent dans les cours de français ou à d'autres moments (activités théâtrales, veillées etc.). C'est en somme peu de chose mais peu à peu cela touche les jeunes et tend surtout à leur donner une représentation moins négative de ce que l'on appelle généralement le patois.

*L.L. : Ces jeunes connaissent-ils le gallo puisque d'une manière générale il y a une non-transmission de la langue dans le milieu familial ?*

F.M. : Justement, rien n'est moins certain, car on constate une sorte de saut des générations. Nous avons remarqué dans les premières enquêtes des années 92-93 menées au sein du laboratoire « Ethnotextes, variations et pratiques dialectales » que les personnes âgées parlaient facilement en gallo à leurs petits enfants. Dans une société moderne, urbaine et mondialisée, cela n'est guère possible parce que les enfants voient très peu leurs grands-parents. Par contre dans les zones rurales, cela marche très bien. Dans le pays de Fougères encore, tous les parents vont travailler – ils sont en général du même bourg – et font garder généralement les enfants par les grands-parents, qui les accompagnent aussi à l'école et une bonne partie de la journée, les occupent, leur parlent. Comme les grands-parents se parlent en gallo ou en français local, les enfants acquièrent un certain nombre de structures et les banalisent dans leur français quotidien. La pratique de la langue est ainsi passive mais, après tout, rien ne dit que ces structures ne pourront pas être réactivées un peu plus tard. Et souvent on constate qu'elles le sont. Par contre toutes les enquêtes montraient au départ qu'entre parents et enfants il n'y avait pas d'échanges directs en gallo. Et là en général le caractère polémique ressortait pour une raison sociolinguistique très simple : les gens vivent dans un système socio-politique et identifient ce à quoi peut les faire parvenir ce système. Et pour avoir du pouvoir dans votre métier il faut évidemment passer par le français. Le gallo ne permet pas une telle réussite sociale, tout le monde comprend ça. Donc en général à cette époque-là, les parents notamment, estimaient que parler en gallo à leurs enfants n'était pas un service à leur rendre. En dépit de quelques modifications d'état d'esprit, cela ne semble pas avoir changé fondamentalement aujourd'hui.

*L.L. : Vous parlez de l'identité gallèse coincée entre la francité et l'authentique bretonnité qui serait représentée par le breton. Ne croyez-vous pas que les militants devraient revoir leurs discours en parlant d'une Bretagne qui a une histoire romane et celtique à la fois ?*

F.M. : Effectivement il y a là une vraie fracture. La Bretagne est écartelée par ces deux pôles identitaires. D'une part quand on parle gallo, on parle roman c'est-à-dire qu'on ne parle pas breton. C'est un système négatif qui suppose que le breton est la langue ancestrale, mythique, de la Bretagne. Il en ressort un sentiment de culpabilité car on se veut breton du point de vue identitaire mais on pense ne pouvoir pas être parfaitement breton à cause de cette incapacité à parler la langue du voisin de Basse Bretagne. De leur côté, les bretonnants estiment souvent que le gallo est le Cheval de Troie de la francisation, la tête avancée de la Romania qui précède le français. Ce n'est pas faux car il est probable que les

campagnes de Basse Bretagne qui ont été romanisées, l'ont été par un double processus. On pense souvent qu'elles ont été uniquement francisées par le haut, par la langue d'élite mais on peut voir aussi que cette francisation a gagné du terrain de proche en proche. Si toute la Basse Bretagne était devenue d'un coup francophone, on pourrait penser que le français y a directement supplanté le breton. Mais le phénomène est probablement plus compliqué. Le gallo a mordu sur le breton et a entraîné le français dans son sillage.

Si on est militant d'une région bretonne qui se définit par une identité collective, il faut intégrer l'idée qu'une unité culturelle peut-être bi-, tri- ou quadripolaire. Il n'y a qu'une seule solution en fait, c'est le fédéralisme : une langue n'est pas meilleure que l'autre dès lors qu'elle émane de producteurs locaux, de gens qui se reconnaissent comme bretons. La Haute Bretagne avec le gallo a une autre difficulté à se reconnaître comme balisée par rapport à tout ce qui est français, c'est-à-dire par rapport à la Normandie, par rapport au Maine etc. Et là, la difficulté est renvoyée autrement parce que les gens de ces régions proches parlent grosso modo comme ceux de Haute Bretagne. Il y a donc là une difficulté supplémentaire pour le gallo : il n'est pas breton (celtique) et en même temps il n'est pas typiquement une langue de Bretagne car des types proches se retrouvent dans des territoires voisins traditionnellement français. J'ai parlé à ce sujet de névrose identitaire en domaine gallo, surtout sensible sur les marches du domaine.

*L.L. : N'y a-t-il pas un travail d'enseignement nécessaire sur l'Histoire de la Bretagne et des pays voisins qui n'ont pas seulement une histoire française ?*

F.M. : Sans doute, mais vous ne pouvez pas empêcher que la Normandie comme le Maine que je viens de citer sont des provinces très anciennement françaises et même des bases de l'unité française. Il faudrait voir évidemment au cas par cas pour chaque région. Les gens ont du mal à identifier l'origine historique de ces régions si ce n'est que tout le monde associe par exemple la Normandie à Guillaume le Conquérant. Guillaume le Conquérant, ce sont les grandes heures de l'histoire de France et aussi celles de l'Angleterre. Il est donc difficile de revenir là-dessus. Quand vous dites que les Normands sont français de longue date, qu'ils sont même une partie du cœur de la nation française et qu'en même temps ils parlent comme vous, comment pouvez-vous dire du coup que vous êtes breton, du moins sans vous poser de questions ? On peut trouver des arguments mais cela reste difficile. La personnalité galloise est donc vraiment fracturée des deux côtés, Est et Ouest.

*L.L. : Ne trouvez-vous pas déplorable que le gallo soit étudié par des étudiants de l'Université de Saint-Jacques-de-Compostelle, que le galicien soit enseigné comme langue à l'Université de Rennes 2 mais pas le gallo ?*

F.M. : A ce sujet, il faut se placer dans la perspective de l'Etat français. Le galicien a un avantage, c'est qu'il n'est pas une langue de France. Dans la logique républicaine, avec une langue centrale extrêmement jacobine on peut très bien, sans le moindre complexe donner des cours de galicien, d'asturien et de ce qu'on voudra parce que cela touche l'unité d'autres pays. En revanche, ce que vous dites suppose que l'on touche à l'unité de notre pays, en tout cas dans le système universitaire et classique. Et on vous oppose aussi régulièrement cet argument en partie valable : d'accord pour enseigner le breton parce que le breton est typologiquement différent du français, d'accord pour enseigner l'occitan, le catalan, le basque, l'alsacien, le flamand mais pas d'accord pour enseigner le picard, le normand ou le gallo qui sont vus dès le départ comme des variétés du gallo-roman. Si on se met à enseigner ces dialectes en tant que langues (c'est-à-dire non seulement comme objets culturels, mais aussi comme langues de travail), à ce moment-là dans le mythe fondateur de la République Française cela devient un danger, une source d'éclatement. D'autre part il n'y a plus vraiment danger du côté de l'occitan, du basque etc. Car toutes ces langues, bien distinctes du français, sont aussi en perte de vitesse. Et au fur et à mesure qu'on a libéralisé (à toutes petites doses), depuis la loi Deixonne en particulier, on s'est rendu compte que par exemple, l'occitan continuait de régresser dans les faits en même temps qu'il progressait

symboliquement. Rien ne s'oppose alors à la libéralisation puisque ces langues meurent d'elles-mêmes.

*L.L. : Ne trouvez-vous pas déplorable le fait que la plupart des jeunes Bretons de Haute Bretagne n'ont même pas accès à un enseignement minimum de la langue galloise malgré les quelques collèges et lycées qui ont un enseignement de langue et culture ?*

F.M. : Puisque cela se fait dans certaines classes, cela pourrait être généralisé. Seulement on butte toujours sur le même problème. Dernièrement, le caractère obligatoire de l'enseignement du corse a été supprimé dans les amendements relatifs au statut de la Corse. A mon avis c'était excessif de toute façon, parce que nombre de résidents de Corse ne sont pas Corses. Vous ne pouvez pas les obliger à connaître la langue régionale. Ceux qui veulent suivre de la culture galloise peuvent s'inscrire dans des modules. Est-ce qu'il y a assez de modules ? Ce serait étonnant. On vous dira toujours qu'il en existe mais qu'on ne peut pas imposer le gallo aux autres. Par exemple parmi les gens qui vivent en banlieue rennaise, beaucoup viennent du Mali, d'Algérie et d'autres pays africains encore. Voyez-vous concrètement l'Etat décréter qu'on va enseigner le gallo à tous ces gens-là ? Cette difficulté, il faut la comprendre. Je n'ai pas de solution miracle mais il me semble que c'est une vraie difficulté. Ou, à défaut, avec un système de pensée (qui par ailleurs n'est jamais sans justification) on arrive à tout enseigner. Alors certains diront "Et pourquoi pas l'arabe, puis telle variété d'arabe et telle autre, et pourquoi pas le bambara etc. ?". Le problème sera toujours de savoir quand s'arrêter.

*L.L. : Que pensez-vous de l'immobilisme de l'Etat français vis-à-vis des langues dites régionales et des langues immigrées ?*

F.M. : La centralité de la langue française s'est fondée sur une base très large qui a tissé les fibres identitaires de la nation. Ce fondement est trop enraciné pour qu'on puisse le retoucher tout de suite. L'Etat, lui, a une sorte de routine, il continue toujours à fonctionner en français et considère tout ce qui est variation régionale et sociale comme autant d'avatars, sachant qu'il y a toujours un patron, un modèle commun qui est le centre, le français. L'Etat français par définition ne peut qu'être immobile en matière de langue et de politique linguistique. Mais cette attitude frileuse héritée de l'Histoire butte sur le caractère écologique des langues et du marché linguistique. Nous sommes effectivement dans une période d'écologie, ce qui n'est pas simplement un phénomène de mode. L'écologie c'est quand l'esprit a suffisamment reculé pour reprendre l'ensemble d'un raisonnement et reposer, par exemple, qu'on n'a peut-être plus intérêt à arracher telle plante car elle se trouve être très utile ou est devenue rare. De même pour les langues. Le raisonnement même des Français est en train d'évoluer, très rapidement. Ce n'est sans doute pas un hasard si beaucoup d'émissions de télévision du type "Faut pas rêver !" (France 3) développent actuellement la curiosité des Français, le culte de la différence. Les Français – et non l'Etat français – sont de plus en plus demandeurs de cette variété. Si on montre des Indiens vivant sur un plateau des Andes avec leur langue, des populations amérindiennes qu'il ne faut pas étouffer, cela leur plaît. Il y a du coup un effet boomerang sur notre situation régionale car si nous regardons devant notre porte, c'est la même situation qui se présente. On a en France depuis des siècles le même rouleau compresseur qui passe non pas sur des Indiens mais sur des régionaux de l'Etat français. Il arrivera peut-être un temps où des textes officiels seront publiés pour protéger des langues en péril, comme on publie des textes pour protéger des espèces animales en voie d'extinction. Mais peut-être aussi ces textes viendront-ils trop tard.

*L.L. : Avez-vous signé le Manifeste des Universitaires pour la ratification par la France de la Charte Européenne des Langues Régionales et Minoritaires pour les langues d'oïl ?*

F.M. : Non. A cause de l'expression "langues d'oïl". Pour un linguiste romaniste (ce que je

suis, intimement) il existe une langue d'oïl, un ensemble dans lequel vous avez des fragments, le français qui va devenir langue d'Etat, le gallo, le normand etc. Dès lors que l'on propose "langues d'oïl", à mon avis on triche. Je trouve légitime que ces langues existent si des locuteurs réels le veulent réellement. Si le gallo arrive à être enseigné et s'affirme : bien. Mais ce ne sera pas une langue d'oïl. Ça ne me gênerait pas qu'il y ait un enseignement de gallo dans le secondaire, s'il s'agit d'un enseignement dynamique et correspondant à des besoins réels. Mais il ne faut surtout pas faire en matière de langue régionale ce que l'on a fait pour le français, c'est-à-dire toujours fonctionner sur l'autorité et l'exclusive. Entre le breton et le gallo il peut y avoir aussi ce problème. Certains bretonnants considèrent que la Bretagne a une langue « nationale », le breton, mais c'est une copie souvent caricaturale du schéma autoritaire français.

Je n'ai pas non plus signé une pétition qui a circulé pour reconnaître le berbère comme une langue de France. Et pourtant en termes statistiques plus de gens parlent le berbère en France que le gallo. De plus vous trouverez des berbérophones à Paris, à Lyon, à Marseille, à Rennes alors que les locuteurs du gallo vous les trouverez ici, et pas ailleurs. Je fais partie des quelques peu nombreux linguistes français à avoir défendu le berbère dans des publications et au cours de mes activités pédagogiques depuis une vingtaine d'années, à expliquer comment au Maghreb le berbère est mis à mal par l'arabe et l'aveuglement des Etats maghrébins. Et pourtant je ne suis pas d'accord pour qu'on dise que le berbère est une langue de France. Cette idée a certes un fondement sociologique et statistique chez ceux qui le disent, c'est une stratégie, mais c'est toutefois une manipulation et un scientifique doit être très attentif à ne pas se laisser entraîner dans de telles manipulations, sources de dérives toujours possibles.

*L.L. : Le gallo n'est-il pas d'abord une des langues de la Bretagne ?*

F.M. : Langue de Bretagne oui, et langue de France. Jean Guéhenno, un écrivain exclusivement francophone de Fougères, parle de langue natale alors qu'on parle plutôt de langue maternelle en général. Vous rejoignez là cette notion de langue natale. Le gallo est une langue natale de Bretagne : vous avez des gens qui naissent, qui meurent depuis longtemps dans cette langue-là. Comme la Bretagne est quand même une province de France, du coup le gallo est une langue authentique de France, par glissement. A la limite, là, j'accepterais cette qualification.

*L.L. : Qu'appellez-vous le "magasin dialectal" du gallo ?*

F.M. : Au tournant du 19ème-20ème siècle le français est en train d'acquiescer son statut de vraie langue nationale officielle. Pendant la guerre 14-18 les dernières bribes de langues régionales sont cassées car les gens qui arrivent au régiment et se mettent rapidement à parler français. C'est une période clé. La renaissance des langues régionales survient à un moment où elles risquent l'extinction. Les paysans ont gardé la langue avec leurs petits moyens, les intellectuels arrivent et s'emparent de ces langues pour les tirer vers le haut. La linguistique peut nous apprendre quelque chose que les gens ressentent mais de façon imprécise, à savoir que le gallo est une langue qui renvoie à des époques antérieures de la langue française, des époques très riches. Il y a quelques années Gilles Morin se disait scandalisé par le fait qu'un de ses amis avait été mis en échec au CAPES de français parce qu'on lui avait dit "Monsieur, vous repasserez quand vous ne roulez plus les R". Pour le CAPES de français on considère cela comme une tare alors que pour le CAPES d'espagnol au contraire, c'est considéré comme le nec plus ultra. Les valeurs, inversées à travers les langues romanes, le sont aussi en diachronie. Les "classiques" roulaient les R comme ce candidat échaudé. La plupart des structures phonétiques, lexicales et syntaxiques du gallo sont des structures qui étaient vivantes et très normales au 17ème siècle. Par exemple, mon voisin dit en gallo "il on dit a la télé...", alors qu'en français on fait une liaison "ils (= z) ont dit à la télé...". Premier réflexe : c'est un trait paysan, d'ignorance, car ce locuteur ne sait pas faire la liaison. Or Racine ou d'autres prononçaient exactement comme mon voisin dans ce

cas. La liaison n'est venue en français qu'après. Pour finir, le gallo et d'autres langues régionales de France sont très intéressantes pour le linguiste parce que ce sont véritablement des dépositaires de structures qui ont été évacuées du français. Les classiques parlaient pour un bon nombre de structures comme parlent les paysans de Haute Bretagne. En réalité ce n'est pas quelques mots mais tout le système qui est traversé par ce phénomène que j'ai appelé "magasin dialectal" (voir Cahier de sociolinguistique n°2-3). Il est justement utile de rétablir l'intersection entre les deux domaines de la sociolinguistique et de la linguistique historique car l'on comprendra de cette façon l'ensemble du paysage linguistique et cela retombera sur les langues régionales de manière positive. C'est ce à quoi je m'attache personnellement. A chaque fois qu'on vous dira "c'est une langue de peccot", vous pourrez dire "Eh bien, d'accord, mais le peccot utilise pourtant tel ou tel mot, comme Boileau ou La Fontaine".

*L.L. : Parlez-vous gallo ?*

F.M. : Non. Ce n'est pas ma langue maternelle et je n'ai pas l'occasion de l'employer, mais j'ai bien sûr appris à le comprendre, ce qui pour les extérieurs à la langue n'est pas évident du tout. Je vous ai dit que le gallo est une variété de la langue d'oïl comme le français. Mais cela masque en fait une réalité : le gallo est très éloigné du français sur le plan phonétique. Il est difficile de le comprendre de prime abord, car il est difficile de le pénétrer. Les linguistes dialectologues ne parlent que de typologie, de grands traits, mais en réalité cette typologie reste fondamentalement taxinomique. Sur le terrain, c'est autre chose, et les difficultés peuvent être considérables. Dans nombre de cas, certains ruraux de Haute Bretagne sont littéralement incompréhensibles pour un francophone moyen. C'est bien la preuve que la taxinomie du gallo-roman a des limites.

*L.L. : Les linguistes ont-ils oublié les différences grammaticales ?*

F.M. : Pour fonder des grandes unités linguistiques comme le gallo-roman ou l'occitano-roman, il fallait prouver l'existence de modèles morpho-syntaxiques homogènes et différents au Nord et au Sud de la France. Comme le gallo est très proche du français sur ce plan, ils font tous les deux partie du même ensemble gallo-roman (Nord). Je pense que sur le plan général en effet – la syntaxe – il n'y a pas de grandes différences. Les parties du discours, c'est-à-dire les classes grammaticales sont les mêmes qu'en français, ainsi que leurs grandes règles de combinaison. Qu'on l'admette ou non, les écarts morpho-syntaxiques entre gallo et français sont relativement peu nombreux. En revanche la structure phonétique de ces parties du discours, le lexique utilisé, diffèrent parfois sérieusement du français. C'est là surtout que se posent les problèmes d'intercompréhension.

*L.L. : Quels sont pour vous les éléments qui manquent au mouvement pour le gallo ?*

F.M. : La première chose à faire c'est une bonne description de la langue. Le jour où les militants se rendront compte qu'ils peuvent, par exemple, cultiver sérieusement cette carte du "magasin dialectal", ils donneront au gallo une autorité morale qu'il avait complètement perdue. Il faut parvenir à faire admettre que le gallo d'une part est un proche parent du français, mais qu'il est d'autre part réellement vénérable, qu'il ne faut pas le réduire à une langue d'attardés comme on le laisse entendre trop souvent (voir plus haut). Si vous montrez aux locuteurs de Haute Bretagne que tel ou tel mot n'est pas un mot seulement local et populaire comme ils le pensent au départ, qu'il remonte à une souche très ancienne, ils vont voir eux-mêmes leur langue de façon différente, et les militants aussi. Au niveau des moyens il faut aussi publier des lexiques très actuels correspondant à des champs d'expérience particuliers, notamment là où le gallo manque de forces (journalisme, édition, informatique etc.). Toutes les langues qui se sont redressées au cours du XXème siècle (le catalan par exemple, exemplaire) ont suivi cette voie. Enfin, l'obtention de moyens statutaires est liée à un changement d'attitude de l'Etat français et à un changement d'état d'esprit de la

population envers les langues régionales. La demande des locuteurs, à terme, peut faire pression sur l'Etat. L'opinion des locuteurs sur leur propre langue est donc fondamentale.

Autre chose. Il faut éviter de ramener constamment le gallo aux situations rurales. Beaucoup de comiques (je pense à Marie Guerzaille parmi d'autres, mais sans stigmatiser) sont en même temps appréciés mais aussi très négatifs pour le gallo. C'est à la fois très bien parce que ça entretient les usages, les gens s'y reconnaissent, mais c'est aussi très mauvais parce qu'est constamment redonnée une image négative de cette langue : la langue des ploucs. Je ris parce que je me reconnais comme plouc. Et ça, c'est une voie royale pour la destruction des langues régionales, parce qu'elle les cantonne au rôle que la francisation leur a assigné de longue date. Au 17ème siècle Molière faisait déjà parler les paysans en occitan ou en picard dans ses pièces pour faire rire le public de qualité. On pourrait penser de bonne fois que le succès de tels spectacles est un indice de bonne santé, mais cela risque fort d'aboutir à l'effet inverse de celui qui est recherché.

Dans l'ensemble, une recommandation : les locuteurs d'abord et l'adhésion des locuteurs du gallo à toute réforme, à tout progrès. Tout mouvement qui se coupe de cette base authentique risque tôt ou tard de se fourvoyer.